

— Parce que ces relations étaient devenues impossibles, et que le baron de Savenay lui-même n'avait rien fait pour les continuer.

— Vous calomniez mon père, Raphaël, ou, du moins, vous le jugez mal. S'il n'est pas allé vous relancer plus souvent dans le refuge que vous vous êtes choisi, c'est par discrétion plutôt que par fierté, croyez-le bien. Il a toujours, et pour votre mère et pour vous, la même affection qu'il vous témoignait jadis. Combien de fois m'a-t-il exprimé les remords qu'il éprouvait de vous avoir vu prendre fait et cause pour lui dans l'affaire Morinval !

Il se considère comme l'auteur de votre ruine, et il en souffre cruellement, je vous l'atteste. S'il pouvait, au prix de ce qui lui reste, racheter cette douleur, réconcilier madame Désarceaux avec son frère, vous avec votre oncle, il le ferait, n'en doutez pas. Demandez-lui tous les services en son pouvoir, il vous les rendra. A quel autre que vous pensez-vous qu'il aurait fait les propositions qu'il vous a soumises l'autre jour ? A personne, vous le savez bien. La vérité, je vais vous la dire : il y a dans les âmes comme les nôtres une amertume et une fierté qui s'agument des souffrances qu'elles endurent, et qui les rendent injustes parfois. Vous imaginez-vous aussi que j'aie changé, moi ? Me supposez-vous assez vile pour faire moins de cas d'une famille que la ruine a atteinte ? Vous figurez-vous que mon amitié est un thermomètre qui s'abaisse ou s'élève avec la fortune ?

— Ah ! taisez-vous, de grâce, supplia Raphaël. Si c'est une erreur que j'ai commise, n'essayez pas de la dissiper, je vous en conjure !

— Au contraire, j'y tiens. Le dernier reproche que je veuille encourir est celui d'ingratitude. Or, non seulement je ne suis pas ingrate, mais encore à l'estime et à l'amitié que j'avais pour vous a succédé l'admiration. Oui, je ne vous le cache pas, vous êtes à mes yeux un vrai grand courage, un des hommes les plus méritants que je connaisse.

— Ah ! si cela était vrai... soupira Raphaël.

— Vous en doutez ?

— Oui, j'en doute encore, je l'avoue ; car, si je vous croyais, toutes les chimères que j'ai caressées dans ma solitude prendraient un corps et deviendraient une réalité. C'est que, voyez-vous, Berthe, et tenez, voici le nom dont je vous appelais autrefois qui vient de m'échapper ; on n'a pas impunément grandi l'un près de l'autre, comme nous l'avons fait pendant dix ans, sans qu'il en reste quelque chose. On a beau appeler la raison à son aide, la raison ne peut rien sur l'imagination, et l'imagination est folle, vous ne l'ignorez pas. Alors, dans les heures de lassitude, de découragement, dans les fièvres d'insomnie, on voit ce gracieux visage qui vous souriait autrefois, on sent le contact de cette chère main qui se posait dans la vôtre.

— Et le nom de Berthe, qu'on étouffait, vous revient à la bouche avec un flot de tendresse qu'on ne peut pas rendre ; on est plus accablé de son bonheur qu'on ne l'était du fardeau de ses souffrances.

— Oui, Berthe, tout ce que j'exprime si mal, je le ressens mille fois plus vivement, quand vous me rappelez ce passé, quand vous essayez de me relever à mes propres yeux, quand vous ravivez ces souvenirs que je m'efforçais d'effacer. Et non seulement vous ranimez mon courage, mais vous me donnez celui, dont je ne me serais jamais cru capable, de vous confier mes espérances, ma folie...

Il s'arrêta, éperdu, tremblant, jetant sur la jeune fille émue, rougissante, troublée, un regard hésitant.

— Quoi ! s'écria-t-il. Vous ne me chassez pas d'ici ! Vous écoutez mes divagations insensées, vous ne me retirez pas cette main que je presse, vous me permettez de vous dire que je vous aime, vous m'aimez... ; mais alors c'est donc bien vrai ? Je n'ai donc pas rêvé ? Je ne suis donc pas fou ?

— Non, Raphaël, vous n'avez pas rêvé, répondit gravement la jeune fille, si c'est réellement folie que notre amour, gardons-la précieusement, de peur que la raison nous tue. Et,

maintenant que vous avez lu dans mon âme comme j'ai lu dans la vôtre, allez ! D'esprit et de cœur je suis et je serai avec vous toujours et partout.

— Eh bien ! alors, écoutez-moi, Berthe. Je ne puis plus, je ne dois plus avoir de secret pour vous, dit Raphaël, qui n'avait plus sa raison. Je vous apporte une grande nouvelle !

— Vraiment ! fit joyeusement la jeune fille.

— Ce reçu, vous savez bien... ce fameux reçu de quatre cent mille francs...

— Oui. Eh bien ?

— Je l'ai retrouvé !

— Est-il possible ! s'écria Berthe transportée.

Raphaël lui raconta comment il avait fait cette miraculeuse découverte.

— Oh ! mais alors, nous sommes sauvés ! fit Berthe en frappant bruyamment l'une contre l'autre ses mains mignonnes.

La belle jeune fille rayonnait de joie. Quant à Raphaël, il savourait délicieusement la récompense inattendue qui couronnait ses huit années de labeur et de privations.

— La seule chose que je vous demande, reprit-il, c'est de me laisser absolument juge de la façon dont j'apprendrai cette nouvelle à votre père et du moment que je devrai choisir. Dans aucun cas cela ne saurait tarder ; mais vous le comprenez, ma chère Berthe, il importe de savoir avant tout ce que le baron compte faire de cette arme redoutable. Ma mère éprouve, à livrer son frère, des scrupules que je ne partage pas entièrement, mais que je suis forcé de respecter jusqu'à un certain point.

— C'est tout naturel, fit Berthe radieuse.

— Ainsi, vous me promettez bien de n'en rien dire à votre père avant que je lui en aie parlé ?

— Je vous le promets, à une condition :

— Laquelle ?

— C'est que vous me réserverez le plaisir de lui annoncer cette nouvelle et d'en tirer à notre profit tout le parti possible, ce que vous ne sauriez pas faire, j'en suis bien convaincue.

— Soit : je m'abandonne à vous.

— Alors, je vous laisse, fit Berthe. Mon père ne va pas tarder à rentrer ; vaut mieux qu'il ne nous trouve pas ensemble. Surtout ne me faites pas garder trop longtemps ma parole !

A ces mots, elle se dirigea en riant vers la porte de sa chambre, lui envoya un baiser et disparut.

A peine la porte s'était-elle refermée depuis deux secondes que le baron de Savenay entra.

— Vous ici ! A pareille heure ! s'écria-t-il. Quel bon vent vous amène ?

— Rien, dit Raphaël avec une négligence affectée seulement en passant dans le quartier, je ne suis souvenu que je ne vous avais pas rendu compte des recherches auxquelles je me suis livré sur le cabinet que vous m'aviez confié.

— Ah ! c'est juste. Eh bien ! vous n'avez rien trouvé, n'est-ce pas ?

— Absolument rien.

— C'est incroyable ! s'écria le baron avec véhémence. Comment ce reçu a-t-il pu disparaître ? Je l'ai vu, de mes yeux vu, trois jours encore avant la mort de mon père. Nécessairement il est quelque part. Mais où ? Vous l'avez dit, mon pauvre Raphaël, je suis un monomane.

Il s'arrêta, et son œil brilla d'un éclair de haine.

— C'est que j'aurais été si heureux de me venger de Morinval ! ajouta-t-il avec une sourde colère.

— Quelle autre vengeance pouvez-vous tirer de lui que la restitution des quatre cent mille francs qu'il a gardés ?

— Je ne sais ; mais j'en rêve une éclatante, répondit le gentilhomme. Si je retrouvais ce reçu par exemple, je me ferais un malin plaisir de ne le dire à personne ; j'irais trouver ce Morinval ; j'essayerais de l'attendrir ; je lui renouvellerais les propositions que je lui ai faites, et, comme il les a déjà refusées, il est probable qu'il les refuserait encore. Alors je lui intenterais une action devant les tribunaux, je le pousserais dans ses derniers retranchements, je le forcerais à mentir, à se